

Gais et lesbiennes francophones à Toronto: mobilité, appartenances communautaires et bilinguisme

Normand LABRIE

Ontario Institute for Studies in Education, University of Toronto,
252 Bloor Street West, Toronto, Ontario M5S 1V6, Canada;
nlabrie@oise.utoronto.ca

Based on an empirical study conducted among 36 French-speaking Gay men and Lesbians in Toronto using discourse analysis, this article considers the city as a pluralistic space in which social actors have multiple identities, from which they can draw to acknowledge various belongings. Their sexual and linguistic identities are instrumental in their geographic and social mobility and facilitate their socialisation in this multilingual urban environment. The resulting bilingual practices vary from one individual to the other depending on their social and linguistic trajectory.

Key words:

bilingualism, mobility, multiple identities, socialisation, urban life.

Cet article, basé sur une étude empirique menée auprès de gais et lesbiennes francophones à Toronto, conceptualise la ville comme un espace pluraliste où les acteurs sociaux disposent d'identités multiples qu'il leur est possible d'activer ou mettre en veilleuse dans le cadre de leurs interactions quotidiennes. Les acteurs sociaux peuvent par conséquent se reconnaître diverses appartenances, incluant des appartenances linguistiques, mais celles-ci ne sont pas nécessairement exclusives, et ne prévalent pas nécessairement sur d'autres types d'appartenances. Leur sexualité constitue un vecteur important de socialisation dans ce milieu urbain bilingue ou plurilingue. Il reste à préciser comment les marqueurs identitaires linguistiques et sexuels s'articulent en rapport avec leurs pratiques langagières. C'est ce que nous explorerons dans cet article.

Nous proposerons un survol de la ville de Toronto sur le plan sociolinguistique et relativement à son univers gai et lesbien. Par la suite, les fondements théoriques de cet argumentaire seront élaborés, avant de fournir des précisions méthodologiques relatives à l'étude empirique. Enfin, une analyse sera proposée des rapports entre langues et identités sexuelles dans le projet migratoire vers la ville et des pratiques langagières en relation avec l'identité linguistique et sexuelle.

Toronto: ville multiculturelle et *queer*

La population totale du Grand Toronto, incluant la ville de Toronto et les villes de banlieue avoisinantes, s'élevait à 4'683'000 habitants lors du recensement

de 2001, tandis que la population de la seule ville de Toronto était de 2,48 millions. 49% de la population de la ville de Toronto est née à l'étranger et 43% considère appartenir à une minorité visible.

Selon le site internet de la ville, plus de cent langues sont parlées dans la ville et plus du tiers de la population parle une langue autre que l'anglais au foyer. De 1996 à 2001, plus de 445'000 personnes ayant immigré au Canada se sont installées dans la région métropolitaine de recensement de Toronto (Commission de formation de Toronto, 2002, p. 1). Le recensement de 2001 a dénombré 1'898'500 allophones dans le Grand Toronto, une hausse de 17,8% par rapport à 1996.

En termes démographiques, le français occupe la neuvième position dans le Grand Toronto comme langue maternelle (après l'anglais, le chinois, l'italien, le portugais, le pendjabi, l'espagnol, le polonais et le tagalog). Hormis ces considérations démographiques, le français détient un statut de langue co-officielle à plusieurs égards, ce qui le distingue des langues issues de l'immigration. La langue française puise ce caractère co-officiel dans la constitution canadienne, la législation fédérale sur les langues officielles, la législation provinciale de l'Ontario sur les services en français dans certaines régions désignées, parmi lesquelles compte la ville de Toronto, et la Loi sur l'Éducation de l'Ontario qui reconnaît le statut officiel du français dans l'éducation. Cette dernière assure l'existence d'un système d'éducation primaire et secondaire en français et l'enseignement obligatoire du français comme langue seconde dans les écoles de langue anglaise de la 3^e à la 9^e année de scolarité. Le statut spécial accordé au français explique partiellement que, selon le recensement de 2001, 393'415 Torontois ont une connaissance des deux langues officielles (l'anglais et le français), c'est-à-dire qu'ils considèrent pouvoir tenir une conversation dans l'une ou l'autre des deux langues officielles. Plus de 93% des personnes de langue maternelle française à Toronto se considèrent bilingues.

Toronto occupe une position de premier rang au Canada comme ville financière, industrielle et commerciale, dont le rayon d'action est d'envergure nationale ou internationale, ce qui a pour conséquence que le français est aussi très présent dans le monde du travail. Selon le recensement de 2001, 70'150 personnes utilisent le français au travail (soit uniquement, surtout, à égalité ou régulièrement).

Il y a très peu de francophones qui soient Torontois de naissance. Pour ce qui est de la ville de Toronto même, 23,8% des francophones proviennent d'autres régions de l'Ontario, 23,4% du Québec et 8,6% des autres provinces (Centre francophone, 2000). Enfin, 44,2% des francophones proviennent d'autres pays. L'attrait de Toronto comme destination migratoire s'explique par son activité économique. La population de Toronto se caractérise, en effet, par un taux d'occupation professionnelle relativement élevé, le taux de chômage étant passé de 9,1% en 1996 à 7,12% en mai 2002, après avoir connu des taux

aussi bas que 5,4% en 2000 (Commission de formation de Toronto, 2002, p. 1 et 8).

La diversité qui caractérise la population francophone de Toronto en termes d'origines géographiques et sociales explique peut-être l'absence de tout quartier francophone, contrairement à plusieurs communautés disposant d'espaces reconnus sur le plan ethnique, comme des quartiers chinois, indiens, grecs, coréens, portugais, italiens, etc., où l'on retrouve une concentration de commerces et d'institutions, organismes ou associations desservant ces communautés et offrant des produits et services à saveur ethnique à l'ensemble de la population. S'il n'existe pas d'espaces territoriaux reconnus comme francophones, en revanche il existe des espaces institutionnels au sein desquels des francophones se retrouvent régulièrement ou sporadiquement. Les espaces francophones dans la ville de Toronto sont plutôt structurés autour d'institutions, organismes et associations, incluant des écoles et collèges, des églises, des médias, un théâtre, des librairies, des organismes communautaires, des associations de toutes sortes éparpillées sur l'ensemble du territoire.

Pour ce qui est de la population gaie et lesbienne de Toronto, certains l'estiment à quelque 350'000 personnes (source web). On ne connaît pas le nombre de gais et lesbiennes francophones à Toronto. Seul un mémoire sur les besoins en services de santé pour patients francophones atteints du HIV a estimé la population de gais et lesbiennes francophones entre 7 000 et 11'200 (Courte, 1988).

Il existe un quartier, appelé *Village*, délimité dans le périmètre entre les rues Yonge à l'ouest, Bloor au nord, Jarvis à l'est et Carlton au sud, qui comporte une forte concentration de commerces, institutions, organismes et associations qui s'affichent comme gais ou lesbiennes. Chaque année une semaine du GayPride a lieu vers la fin juin, et sa parade de clôture attire généralement un million de gais et lesbiennes et de sympathisants. Il existe par ailleurs des établissements spécialisés pour des clientèles gaies et lesbiennes d'origine latino-américaine ou encore asiatique, ainsi qu'un grand nombre d'associations gaies et lesbiennes de diverses origines ethnolinguistiques, italienne, juive, polonaise, asiatique, allemande, ukrainienne ou autochtone, y compris un club social pour gais et lesbiennes francophones.

Fondements théoriques

En sociolinguistique, la ville est généralement considérée comme un espace interactionnel (Calvet, 1994; Mondada, 2001; Bulot 1999) caractérisé par le pluralisme linguistique, où coexiste une multitude de variétés linguistiques dont la valeur est inégale sur le marché linguistique (Bourdieu, 1982). Les acteurs sociaux disposent de répertoires composés de diverses variétés linguistiques,

à la base de leur capital linguistique, qui est activé à travers des pratiques langagières combinant l'emploi de diverses langues (le bilinguisme, la mixité linguistique), ou encore diverses variétés de langue (standard, variétés vernaculaires, registres, genres).

En plus d'avoir recours à des pratiques langagières variées, les acteurs sociaux ont généralement des identités multiples, c'est-à-dire qu'ils possèdent des marqueurs identitaires variés, liés à la nationalité, à la communauté linguistique, au sexe, au groupe d'âge, etc. Ces marqueurs identitaires servent à la fois comme stigmates et comme ressources dans un processus de catégorisation sociale au moyen duquel les frontières sociales sont créées entre "eux" et "nous". Les acteurs sociaux peuvent ainsi se prévaloir d'appartenances à diverses communautés constituées sur la base de tels marqueurs identitaires.

L'orientation sexuelle est l'un de ces marqueurs identitaires facilitant la socialisation des gais et lesbiennes en milieu urbain. La ville a déjà fait l'objet de plusieurs études comme espace de socialisation pour gais et lesbiennes (Chauncey, 1994; Bailey, 1999; Éribon, 1999), et depuis quelques années certaines d'entre elles ont porté sur des aspects linguistiques, interactionnels et discursifs des pratiques langagières de gais et lesbiennes, pour la plupart en milieu urbain (Leap, 1995; Livia et Hall, 1997; Campbell-Kibler, Podesva, Roberts et Wong, 2001, Cameron et Kulick, 2003). Toutefois, aucune de ces études ne s'est intéressée à leurs identités linguistiques, ni à leurs pratiques bilingues. On peut donc se demander s'il existe des liens entre l'affiliation communautaire et les pratiques bilingues.

L'étude de la sexualité en rapport avec l'appartenance à des communautés linguistiques et à des pratiques langagières bilingues devrait nous permettre de mieux comprendre comment fonctionnent les identités multiples dans la société d'aujourd'hui et comment s'organisent les affiliations à diverses communautés dans de grands centres urbains. Elle devrait nous permettre également de préciser comment les divers marqueurs identitaires s'articulent les uns avec les autres et se traduisent dans les pratiques langagières.

L'étude des minorités linguistiques, et en l'occurrence des communautés francophones au Canada, a été principalement axée jusqu'à maintenant sur une vision conservatrice des communautés linguistiques, basée sur leur occupation d'un territoire, leur sédentarité, leur homogénéité, leur authenticité et leur reproduction biologique d'une génération à une autre. À cette vision traditionnelle s'oppose une autre vision plus actuelle, mais aussi peut-être plus réaliste des communautés linguistiques dont les membres sont désormais engagés dans des processus de mobilité géographique (migration vers des centres urbains, immigration) et de mobilité sociale (transformation des pratiques sociales afin de maintenir ou améliorer son statut de classe sociale dans un monde qui se transforme), et sont imbriqués dans de nouveaux types

de réseaux interactionnels globalisés. La communauté linguistique, dans ce contexte, perd de son pouvoir hégémonique comme vecteur d'identification collective (Labrie, 2002; Heller et Labrie, 2003).

L'étude des trajectoires géographiques et sociales de gais et de lesbiennes francophones à Toronto, c'est-à-dire d'acteurs sociaux disposant d'identités multiples et ayant migré vers la ville, devrait permettre de mieux comprendre de nouvelles formes de reproduction sociale, culturelle et linguistique des communautés linguistiques, en l'occurrence dans les grands centres urbains, où la langue constitue un marqueur identitaire parmi d'autres.

Être à la fois gai ou lesbienne¹ et francophone dans les régions anglo-dominantes du Canada, c'est subir un processus complexe de minorisation en tant que francophone dans la société en général et en particulier au sein des communautés gaies et lesbiennes anglo-dominantes, et de marginalisation en tant que gai ou lesbienne dans la société dominante tout comme au sein de communautés francophones. Possédant de multiples marqueurs identitaires, les gais et lesbiennes francophones sont à même d'utiliser ces marqueurs, qui demeurent néanmoins des sources possibles de stigmatisation, en tant que ressources identitaires leur permettant de faire partie soit de communautés francophones, soit des communautés gaies et lesbiennes, ou encore de combiner leur appartenance à ces diverses communautés.

Nous avons expliqué dans un article récent (Labrie et Grimard, 2002) que pour plusieurs gais et lesbiennes francophones de Toronto, la migration vers la ville représente une stratégie visant à échapper aussi bien à l'absence de perspectives économiques qu'à l'hétéronormativité prévalant dans leur milieu d'origine. Une fois enclenché le processus de mobilité géographique et sociale, on se sert généralement de ses marqueurs identitaires linguistiques et sexuels comme capital symbolique et matériel, que ce soit pour se constituer un nouveau réseau de solidarité, pour rencontrer des compagnons, pour avoir accès à un emploi, ou pour obtenir des promotions sur le plan professionnel. Les pratiques langagières sont alors transformées, ce qui peut signifier aussi bien l'immersion complète dans un environnement anglo-dominant au point de restructurer sa façon de parler français (ou comme certains l'expriment "d'en perdre son français") que la découverte d'un milieu de vie plus francophone que jamais.

S'inscrivant dans la même veine, nous verrons dans cet article comment s'articulent les identités multiples dans les processus de mobilité géographique, de mobilité sociale et de socialisation en milieu urbain, et comment ces derniers se traduisent dans les pratiques bilingues.

1 Les notions de gais et lesbiennes sont utilisées ici comme raccourci sémantique pour référer à des orientations, identités ou pratiques sexuelles relatives aux personnes de même sexe.

Précisions méthodologiques

Nous nous concentrerons sur des discours identitaires de gais et lesbiennes francophones recueillis dans le cadre du projet "Prise de parole"² (Heller et Labrie, 2003). Ce programme de recherche entrepris en 1996 avait pour objectif de comprendre la nature des discours en circulation dans les communautés francophones dans des milieux plus ou moins anglo-dominants d'Ontario et d'Acadie, les conditions idéologiques, historiques, politiques, économiques et sociales de leur émergence, et la signification de tels discours dans la production et la redistribution des ressources matérielles et symboliques.

Des données de nature ethnographique, des entrevues individuelles et de groupe (environ 400) et des données documentaires ont été recueillies. Alors que la majorité des entrevues réalisées dans le cadre de ce projet portaient sur les antécédents personnels des interviewés, sur leur participation au monde francophone, et sur leurs visions de la francophonie, des entrevues ont aussi été menées auprès de 36 participants que nous avons approchés explicitement en tant que gais ou lesbiennes, la plupart résidant dans la région de Toronto. Ces 36 entrevues, d'une durée d'une à trois heures, abordaient explicitement des questions reliées à l'orientation et à l'identité sexuelle.

Nous cherchions à comprendre comment ces gais et lesbiennes se positionnent face aux communautés francophones et anglophones, ainsi que face aux communautés gaies et lesbiennes et quels étaient les recoupements établis entre ces diverses communautés (Labrie et Grimard, 2000, 2003). Dans le cas des gais et lesbiennes, les données consistent essentiellement en des entrevues individuelles ou de couple, des observations n'ayant pas été possibles en raison de contraintes déontologiques (Labrie et Grimard, 2000). Le type de discours recueilli se limite donc à du discours produit en situation d'entrevue semi-structurée, où il y a co-construction de l'objet du discours entre les intervieweurs et les participants, en laissant aux participants toute la latitude nécessaire pour développer leur propre trame discursive (Chambon, 1995; Bres, 1999). Dans la suite de cet article, nous nous limiterons à citer le

2 Le projet "Prise de parole", mené de 1996 à 2000, a été financé par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (Chercheurs principaux: Normand Labrie, Monica Heller, Université de Toronto, et Jürgen Erfurt, Johann Wolfgang Goethe-Universität, Frankfurt am Main; Collaboratrices: Annette Boudreau et Lise Dubois, Université de Moncton). Il a également été financé par le programme Transcoop de la German-American Academic Council Foundation (Chercheurs principaux: Jürgen Erfurt, Monica Heller et Normand Labrie), l'Agence universitaire de la Francophonie (Chercheurs principaux: Patrice Brasseur et Claudine Moïse, Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse) et le Conseil international d'études canadiennes (Chercheurs principaux: Monica Heller et Claudine Moïse).

discours d'un nombre restreint de participants sélectionnés en fonction de leur représentativité compte tenu des patterns observables dans l'ensemble du corpus.

Le discours est à la fois, tant dans son contenu que dans sa forme, action sociale, moyen de construction des réalités sociales et expression du positionnement des acteurs sociaux. Le discours est créateur et constitutif de la réalité. Tout en exprimant des contenus, le discours est matérialisé, c'est-à-dire que ces contenus sont mis en forme par les acteurs sociaux au moyen des ressources langagières à leur disposition, des ressources qui sont elles-mêmes tributaires de leur positionnement social. Qui prend la parole, ce que l'on dit, et la façon de le dire, sont indicateurs des luttes sociales, d'enjeux et de processus sociaux ayant cours dans les groupes sociaux. En s'inspirant de Bourdieu (1979; 1982), on peut considérer que ces luttes sociales consistent plus précisément, pour des individus et pour des groupes sociaux, à se servir de leur capital social, culturel et linguistique en vue d'avoir accès à la production et à la distribution des ressources matérielles et symboliques.

Pour nos analyses, nous allons nous concentrer sur les discours portant sur la migration vers la ville comme processus de mobilité géographique et sociale s'appuyant sur des ressources identitaires, plus précisément linguistiques et sexuelles, comme moyens facilitant la socialisation. Nous examinerons de plus près comment les pratiques bilingues s'y rattachent.

La migration vers la ville

La migration vers la ville s'inscrit dans un processus parallèle de mobilité sociale, exigeant un réagencement du rapport à l'identité sexuelle et linguistique qui varie d'un acteur social à l'autre. On peut tout de même dégager les éléments clés de ces processus en examinant quelques cas parmi les 36 participants, cas qui nous semblent être représentatifs de l'ensemble du corpus. Nous nous concentrerons sur deux hommes de classe ouvrière, l'un provenant d'un milieu bilingue (Bernard), l'autre d'un milieu monolingue francophone (Renaud); sur un homme de classe moyenne provenant d'un milieu monolingue francophone (Freinet); et finalement d'une femme de classe privilégiée provenant d'un milieu bilingue (Brigitte). Ces cas permettront de faire ressortir le fait que mobilité géographique et mobilité sociale sont interreliées, et que la socialisation, incluant l'établissement d'une vie domestique et l'insertion professionnelle, s'appuie sur les ressources identitaires que fournissent les marqueurs identitaires et linguistiques.

L'intégration des gais et lesbiennes francophones en milieu urbain se traduit par la constitution de nouveaux réseaux de solidarité et par de nouvelles expériences professionnelles ayant des retombées sur les pratiques langagières, allant de l'abandon ou de l'oubli de la langue française, à une intensification de

son usage. Parmi les 36 participants, une vingtaine utilise régulièrement le français au travail et parmi la douzaine de participants vivant en couple, tous ont recours à la langue anglaise dans leur vie domestique, qu'ils vivent avec des partenaires anglo-saxons ou avec des gens d'autres origines ethnolinguistiques (en l'occurrence, asiatique, antillaise, latino-américaine, ou européenne).

Les extraits d'entrevues que nous allons examiner de plus près dans les prochaines pages permettront d'approfondir ces processus de mobilité et de socialisation et les pratiques langagières qui en découlent. Pour certains, il s'agit du passage du bilinguisme au monolinguisme (soit anglais, langue dominante, soit français, langue minorée), pour d'autres, il s'agit du passage du monolinguisme au bilinguisme (résultant en deux monolinguismes distincts répartis entre la vie domestique et la vie professionnelle, ou à l'opposé en l'intégration des deux langues).

Le premier extrait, produit par Bernard, décrit la migration d'une communauté linguistique minoritaire et bilingue d'une petite ville ouvrière (Cornwall) vers un grand milieu urbain anglo-dominant, dans un processus de mobilité sociale ascendante et de libération sexuelle impliquant le transfert à la langue anglaise (extrait 1)³.

Extrait 1

Bernard: Pour aller au collègue / et puis euh / j'étais établi ça à Toronto / seul pas de parenté j'trouvais ça ben difficile très difficile la première année parce que / j'me suis senti très isolé pas de famille j'connaissais personne [rire] à 18 ans j'avais euh veux dire 20 ans / c'était difficile / mais / j'ai ma vie gaie à remercier pour m'avoir gardé ici si ça aurait pas été du fait que j'étais gai / j'serais pas ici j'serais retourné j'pense à Cornwall avec la famille pis vivre la p'tite vie dans un coin là à me cacher puis / vivre dans un garde-robe X / peut-être ça aurait pas duré longtemps mais / j'avais X mais j'voulais / explorer la vie gaie pis j'savais qu'ici y n'avait pas à Cornwall y n'avait pas /

3 Conventions de transcription (tous les noms sont remplacés par des pseudonymes):

- nous avons respecté plus ou moins l'orthographe, sauf tous les cas qui indiquent des traits diagnostiques en particulier dans la morphologie. Exemples: j' va, i' sontaient,
- pas de ponctuation; il n'y a donc pas de ., ; :
- l'allongement syllabique est indiqué par:
- l'accentuation dans le discours est indiquée par des majuscules. Exemple: on a passé une BELLE soirée
- intonation ! ?
- les pauses: / - pause courte, // - pause légèrement plus longue, /// - pause plus longue, / [5sec] - pause de 5 secondes
- commentaires métadiscursifs en [...]. Ex.: [surprise], [rire], [bruit de porte]
- séquences non compréhensibles: (X) - séquence courte, (XX) - séquence plus longue, (XXX) - séquence de plusieurs mots (X 4 sec) - séquence de 4 secondes, (morX) - incertitude
- chevauchement (parlé simultanément de deux ou de plusieurs personnes) - indiqué par _ _

Ex.: _ je pense _
_ mais moi _

alors je dis "non / faut que je reste ici c'est ici que j'veux avoir un futur" / alors euh la première année je l'ai toffée mais après ça ça a été / ça s'est établi là j'ai commencé à bien aimer la la la vie dans la grande ville j'me sus-t-établi des amis / des chums euh des connaissances j'ai commencé à baiser ici et là

C'est à travers les modes de socialisation qu'elle offre pour les gais, que la ville présente de l'intérêt pour Bernard et qu'il décide de s'y installer ("j'ai ma vie gaie à remercier pour m'avoir gardé ici", "si ça aurait pas été du fait que j'étais gai / j'serais pas ici", "là j'ai commencé à bien aimer la la la vie dans la grande ville j'me sus-t-établi des amis / des chums euh des connaissances j'ai commencé à baiser ici et là"), abandonnant tout projet de retourner dans son milieu d'origine, où il aurait peut-être retrouvé des liens de solidarité offerts par sa communauté linguistique, mais où il aurait dû renoncer à mener une vie ouvertement gaie, surtout à l'époque à laquelle il fait référence, il y a plus d'une trentaine d'années "j'serais retourné j'pense à Cornwall avec la famille pis vivre la p'tite vie dans un coin là à me cacher puis / vivre dans un garde-robe".

Âgé dans la cinquantaine, et ayant vécu les dernières décennies uniquement en anglais, son parler révèle à la fois des traces du vernaculaire de sa communauté d'origine "la première année je l'ai toffée" et de sa socialisation gaie réalisée en anglais "vivre dans un garde-robe" (i.e. "closet"). On constate toutefois qu'un effort est fait afin de maintenir un parler monolingue en français.

Être gai et bilingue lui a permis de vivre en milieu professionnel et privé en anglais (extrait 2):

Extrait 2

Bernard: Je le sais pas X X ch'-t-un chu'-t-un bonne exemple / ch'-t-arrivé à Toronto? j'cherchais pas le français quand ch'-t-arrivé à Toronto / j'étais ben content de m'établir avec des Anglais / chus pas venu à Toronto avec l'entente que j'étais pour euh continuer ma vie en français non / pantoute / j'pense que / c'est assez commun ça

La stratégie personnelle de Bernard consistait à se fondre dans le monde anglophone: "j'cherchais pas le français quand ch'-t-arrivé à Toronto / j'étais ben content de m'établir avec des Anglais / chus pas venu à Toronto avec l'entente que j'étais pour euh continuer ma vie en français non / pantoute". Cette stratégie personnelle, Bernard ne la considère pas comme exceptionnelle, au contraire: "chu'-t-un bonne exemple", "j'pense que / c'est assez commun ça". Son bilinguisme est articulé autour de son passé et de son milieu familial d'origine, associés au français, et sa vie professionnelle active comme gai en milieu urbain qui se déroule essentiellement en anglais.

Pour Renaud, l'installation à Toronto se fait pour suivre un conjoint de langue anglaise, une occasion de quitter un milieu ouvrier francophone monolingue

(Gatineau au Québec) et d'entreprendre un processus de mobilité sociale ascendante à travers l'acquisition de l'anglais et l'occupation d'emplois bilingues faisant appel à sa connaissance du français (extrait 3).

Extrait 3

Renaud: chuis arrivé ici treize ans passés / ahh j'étais j'étais avec un lover dans ce temps-là / et puis euh / mon ami i' m'a eu une promotion de travail [...] Armando s'en venait ici lui i' est arrivé ici trois trois mois avant que moi j'm'ai-t-en venu / et puis euh i' m'a eu une interview pour m'amener ici / j'm'ai-t-en venu ici / j'ai fait l'interview / j'm'ai-t-en venu comme superintendant pour as a supervisor superintendant / c'est pour un hôtel [...] ça c'est ça a continué de même pour un petit peu de temps / puis après ça y a eu une ouverture euh au / comment tu dirais ça en français? Au front desk

Originaire d'une ville industrielle, Renaud, qui est dans la trentaine, a quitté son emploi en construction exercé avec son père, pour suivre son amant. Il a accès à son premier emploi à travers son conjoint, c'est-à-dire en se servant du capital que représente le fait d'être gai, puis il connaîtra avec le temps un processus de mobilité sociale ascendante en se servant de son bilinguisme, tout en poursuivant des programmes de formation en cours d'emploi.

Ses origines prolétariennes sont révélées dans son usage du français vernaculaire ("moi j'm'ai-t-en venu"), et son ascension sociale par l'intercalage d'expressions en anglais représentatives de ses nouvelles pratiques sociales liées à son orientation sexuelle ("lover") et à sa carrière professionnelle ("superintendant" / "supervisor", "front desk"). Ici, il fait appel à l'autorité linguistique des enquêteurs ("comment tu dirais ça en français? Au front desk").

Pour Bernard, se fondre était possible en raison de son bilinguisme acquis dans son lieu d'origine, tandis que pour d'autres comme Renaud, il faut d'abord le développer, ce qui suppose des ajustements, surtout chez les locuteurs détenant un capital linguistique axé sur le vernaculaire français. Par exemple, à travers son insertion en milieu anglo-dominant, Renaud passe du français vernaculaire à l'anglais, et la restructuration que son français subit est interprétée, autant par sa famille francophone que par lui-même, comme un processus de "perte de la langue" (extrait 4).

Extrait 4

Renaud: Ah:: pas vraiment / pas ben ben / si j'rencontre du monde français j'va's parler avec du monde français mais j'veux dire j'ai pas vraiment des contacts / que j'me tiens avec pas en français pas vraiment là / j'sais pas pourquoi / même que j'trouve ça dur parler français aussi [rires] / pis j'ai j'parle en anglais j'ai un accent là / là c'est bizarre / j'trouve ça bizarre au boutte / même des fois j'parlais avec ma mère / pis ma mère me dit X t'es en train de perdre ton français / j'dis eh te pourrais-tu voir ça / on parle pas français avec l'accent que j'ai / c'est de demander [d']où est-ce que j'viens

Il explique comment ses stratégies d'adaptation à son nouvel environnement ont conduit à sa "perte du français" dans l'extrait suivant, un extrait qui illustre bien également sa façon de parler cette langue en y intercalant des éléments anglais (extrait 5):

Extrait 5

Renaud: Ça a pas / à un certain temps si j' l'ai fait non / mais pas m'a passé par dans la tête / mais comme j'disais dans le temps j'étais / quand j'ai déménagé j'étais avec un lover / pis j'étais avec un lover pendant trois ans et demi de temps / XX (si j') m'en venu ici tout seul oui / les chances auraient été que j'aurais cherché un peu plus / c'est pas que j'ai cherché là / mais j'aurais définitivement cherché du monde français / qu'est-ce qui m'a aidé c'est que j'étais déjà avec quelqu'un / fait que j'ai / mon goal / c'était de de de d'apprendre mon anglais aussi / fait que I guess X sur différentes personnes / pis i' y en a des personnes ça va chercher pour le monde français pour se trouver dans leur milieu / moi c'était comme j'voulais essayer de m'adapter dans le milieu que j'étais / au lieu d'essayer de me trouver le milieu que j'étais / où est-ce que j'étais t'sais / moi dans le fond j'veux dire X / j'ai pensé mais j'n'ai pas fait justement pour cette raison t'sais / j'voulais pas m'en venir / dans un milieu où est-ce que j'étais / pis j'pouvais trouver ici / c'est pas ça que j'voulais faire t'sais / j'voulais m'en venir dans un nouveau milieu pis m'adapter au milieu où est-ce que je m'en allais / fait que c'était pas rien contre les Français ou quoi que ce soit / c'est juste que / c'était la route que j'voulais prendre pour m'adapter XX / j'avais pas le choix j'me disais / chuis à Toronto i' faut que j'apprenne mon anglais / faut que j'connaisse la culture aussi / j'ai pas le choix / fait que j'sais pas si c'est wrong c'est c'est c'est mieux c'est mal / mais c'était de même que j'voyais les choses

Renaud a fait des choix réfléchis en ce qui a trait à son insertion sociale et professionnelle à Toronto ("c'était la route que j'voulais prendre pour m'adapter"), et à son apprentissage de l'anglais ("chuis à Toronto i' faut que j'apprenne mon anglais"), on pourrait même parler de son appropriation, c'est-à-dire "mon anglais".

Ces choix colorent sa nouvelle façon de parler français désormais émaillée d'emprunts ou d'expressions anglaises, découlant non seulement de ses pratiques sociales liées à son orientation sexuelle et à son expérience professionnelle, comme nous venons de le voir, mais aussi d'une restructuration plus en profondeur de sa façon de parler le français ("j'aurais 'définitivement' cherché du monde français", "j'ai mon goal", "fait que I guess", "i' y en a des personnes ça va 'chercher pour' le monde français", "j'sais pas si c'est wrong c'est c'est c'est mieux c'est mal").

Pour Freinet, l'installation à Toronto se fait dans un premier temps pour apprendre l'anglais, ce qui s'inscrit dans un projet de maintien de statut de classe moyenne pour ce jeune homme provenant d'un milieu francophone

monolingue (Saguenay Lac Saint-Jean) (extrait 6). Cet apprentissage est réalisé stratégiquement en puisant dans le potentiel de socialisation offert par la communauté gaie.

Extrait 6

Freinet: ça fait que là j'ai j'ai fait face à ça j'me suis dit bon ben là j'm'embarquerai pas dans / ça fait déjà deux cours que je fais / m'embarquerai dans un cours euh de longue haleine de langue qui va me durer six mois ou que'que chose comme ça pis bon j'en ai parlé avec mes parents pis tout ça et i' m'ont accepté de m'aider financièrement / fait que chuis venu ici à Toronto / et euh évidemment j'ai j'avais mon plan dans la tête je comptais sur euh / sur mm sur n: NOUS pour m'aider

Marcel: Sur nous

Freinet: Sur nous le me le monde gai

Marcel: Ah oui!

Freinet: Ce que ce que j'me suis pas trompé et ça c'est une chose d'ailleurs que / je pense que tout le monde peut et l'utilise ce que ce que les gens straights peuvent pas faire / c'est-à-dire que j'me suis [rire] j'm'étais réservé une chambre au euh au YMCA euh pour être cer au cas où j'aurais eu aucun endroit où aller coucher et euh chus allé dans un bar / et j'ai rencontré quelqu'un

Normand: Hmm hmm

Freinet: et c'est tout j'ai j'ai resté avec lui pendant trois ans euh trois ans trois mois / euh donc j'ai annulé ma chambre au YMCA et ça a été tout ça m'a / rien coûté en logement parce que i' voulait pas que je paye / et euh on est pas devenus amants là mais

Freinet a donc élaboré une stratégie d'apprentissage de l'anglais qui passe d'abord par la migration vers un grand centre urbain à prédominance anglaise et par l'utilisation des réseaux de socialisation (et de solidarité) gais ("je comptais sur euh / sur mm sur n: NOUS pour m'aider", "j'm'étais réservé une chambre au euh au YMCA", "chus allé dans un bar / et j'ai rencontré quelqu'un"), n'excluant pas la sexualité ("on est pas devenus amants là mais"). Cette stratégie lui permettra d'obtenir un emploi dans le monde des affaires de langue anglaise, de partager sa vie domestique avec un anglophone bilingue, et de réserver le français pour ses activités sociales.

Enfin, pour Brigitte, issue d'une famille francophone bilingue de Montréal de classe privilégiée, l'installation à Toronto s'explique par des raisons professionnelles (extrait 7) dans un processus de maintien du statut de classe privilégiée, où le passage d'un milieu de vie bilingue à Montréal au milieu anglo-dominant de Toronto suscite une première expérience de minorisation et une affirmation identitaire comme francophone et comme lesbienne.

Extrait 7

Brigitte: pour faire une longue histoire courte j'ai fait mon petit mon petit cheminement pis finalement à Toronto bin c'est e y'a des choses qui se sont concrétisées dans ma tête là-d'dans e le cheminement c'est fait pour des raisons professionnelles pis je nierai pas que je suis venue / à Toronto aussi pour

des raisons professionnelles mais y'a des des déclics qui se sont faits au niveau de mon identité e à bien des niveaux à Toronto / ça aurait pu se faire ailleurs mais ça s'est fait à Toronto / et puis e ça va maintenant que je (XX) je me sens p'us à l'aise de retourner au Québec / e j'ai vraiment pour moi j'ai cristallisé pas mal l'identité francophone à Toronto pis pour moi / e la vivre en milieu minoritaire ça été ça été l'expérience qui a qui a favorisé cette/cette cristallisation-là

Brigitte est venue à Toronto pour des raisons professionnelles, en lien avec son capital linguistique en français et en anglais ("je nierai pas que je suis venue / à Toronto aussi pour des raisons professionnelles"), mais c'est une fois établie dans cette ville qu'elle développera une identité de militante francophone d'abord et avant tout, mais aussi lesbienne ("mais y'a des des déclics qui se sont faits au niveau de mon identité e à bien des niveaux à Toronto", "j'ai cristallisé pas mal l'identité francophone à Toronto pis pour moi / e la vivre en milieu minoritaire ça été ça été l'expérience qui a qui a favorisé cette/cette cristallisation-là").

De ce projet d'affirmation identitaire découlent aussi des pratiques bilingues faisant une place importante au français (extrait 8).

Extrait 8

Brigitte: oui / mais on peut pas à moins de grosses chirurgies e je peux pas cesser ou de gros accidents je peux pas cesser de d'être francophone je peux pas cesser d'être femme c'est deux affaires qu'on peut pas / (rire) qu'on peut pas m'enlever là (rire) em alors je je pense qu'à mon âge je peux pu (être) assimilée (rire) je parlerai toujours anglais avec un accent français / pis ça me dérange pas tsé

Brigitte pose les termes primordiaux formant son identité multiple, à savoir francophone et femme "je peux pas cesser de d'être francophone je peux pas cesser d'être femme c'est deux affaires qu'on peut pas m'enlever là (rire)". Quant à son identité linguistique comme francophone, elle insiste pour dire qu'elle ne pourrait pas se reconnaître comme anglophone, et ceci en usant de l'ironie par rapport aux discours dominants sur les minorités francophones "je pense qu'à mon âge je peux pu (être) assimilée (rire)". Il n'est pas question ici de sa façon de parler français, mais bien de parler anglais, une position faisant preuve d'une grande assurance probablement explicable par l'importance de son capital linguistique en français: "je parlerai toujours anglais avec un accent français / pis ça me dérange pas tsé".

Le bilinguisme prend donc une valeur différente pour les uns et pour les autres, selon leurs propres antécédents linguistiques bilingues ou monolingues en lien avec leur projet de mobilité sociale. Pour certains, le bilinguisme signifie posséder une identité permettant temporairement de se fondre dans la majorité de langue anglaise, pour d'autres le bilinguisme signifie l'apprentissage de l'anglais (avec déperdition possible du français), pour

d'autres encore il réfère à une utilisation prédominante du français. Dans chacun de ces cas de figure, la vie privée et la vie publique, avec leurs activités domestiques, sociales et professionnelles, sont étroitement interreliées. Celles-ci supposent des pratiques langagières complexes, où l'identité sexuelle se trouve à la base de choix importants relativement au milieu de vie et à la trajectoire professionnelle, aux partenaires domestiques, et aux réseaux de socialisation.

Conclusion

Cette analyse du discours identitaire des gais et lesbiennes francophones de Toronto combinant orientation sexuelle et bilinguisme nous amène à concevoir la ville comme un espace interactionnel complexe, où il serait difficile d'attribuer une identité linguistique aux acteurs sociaux individuels, et d'identifier des frontières linguistiques – territoriales, temporelles, sociales ou institutionnelles – qui soient fixes et valables pour des ensembles de population. Il s'agit plutôt de frontières négociables dans le cadre des pratiques sociales relatives à divers aspects de la vie publique et privée (domestique, sociale et professionnelle); et la façon dont les acteurs sociaux choisissent de les négocier varie en fonction de leur trajectoire personnelle sur le plan langagier et en fonction de leurs trajectoires de mobilité sociale. En somme, étudier le bilinguisme en milieu urbain, et rendre compte de ses réalisations dans le cadre des interactions sociales, suppose des approches variées prenant en compte ses dimensions identitaires, interactionnelles et linguistiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Bailey, R. W. (1999). *Gay Politics, Urban Politics. Identity and Economics in the Urban Setting*. New York: Columbia University Press.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction: Critique sociale du jugement*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire*. Paris: Fayard.
- Bres, J. (1999). L'entretien et ses techniques. In L.-J. Calvet & P. Dumont (éds.), *L'enquête sociolinguistique*. Paris: L'Harmattan, 61-76.
- Bulot, T. (dir.) (1999). *Langue urbaine et identité (Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons)*. Paris: L'Harmattan.
- Calvet, L.-J. (1994). *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris: Payot.
- Cameron, D. & D. Kulick (2003). *Language and Sexuality*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Campbell-Kibler, K., Podesva, R. J., Roberts, S. J. & Wong, A. (2002). *Language and sexuality: contesting meaning in theory and practice*. Chicago: Chicago University Press.
- Centre francophone (2000). *Planification stratégique*. Toronto: Centre francophone du Toronto métropolitain.
- Chambon, A. (1995). Life history as dialogical activity: "If you ask me the right questions, I could tell you". *Current Sociology* 43 (2), 125-135.

- Chauncey, G. (1994). *Gay New York. Gender, Urban Culture and the Making of a Gay Male World, 1890-1940*. New York: Basic Books.
- Commission de formation de Toronto (2002). *Défis actuels, possibilités à venir*. Toronto: Commission de formation de Toronto, 57 pages.
- Courte, B. (1988). *Report on French-language services at the AIDS Committee of Toronto (ACT) submitted to the Gay Community Education Planning Committee*. Toronto: Centre de recherches en éducation franco-ontarienne, 5 pages.
- Eribon, D. (1999). *Réflexions sur la question gay*. Paris: Fayard.
- Heller, M. & N. Labrie (éds.) (2003). *Discours et identités: la francité canadienne entre modernité et mondialisation*. Cortil-Wodon: Éditions modulaires européennes.
- Labrie, N. (2002). Stratégies politiques de reproduction sociale pour les communautés de langues minoritaires. *Sociolinguistica* 16, 14-22.
- Labrie, N. & Grimard, M. (2000). Minorisés/marginalisés: éthique de la recherche sur les gais et lesbiennes francophones. *Grenzgänge* 7 (13), 24-31.
- Labrie, N. & Grimard, M. (2002). La migration de gais et lesbiennes francophones à Toronto: violence symbolique et mobilité sociale. *Marges linguistiques* (3), 118-136.
- Labrie, N. & Grimard, M. (2003). Orientations sexuelles alternatives et résistance à la marginalisation. In M. Heller & N. Labrie, *Discours et identités: la francité canadienne entre modernité et mondialisation*. Bruxelles: Éditions modulaires européennes, 299-330.
- Leap, W. L. (éd.) (1995). *Beyond the Lavender Lexicon. Authenticity, imagination, and appropriation in lesbian and gay language.*, Amsterdam: Gordon and Breach Science Publishers.
- Livia, A. & K. Hall (éds) (1997). *Queerly phrased. Language, gender, and sexuality*. New York: Oxford University Press.
- Mondada, L. (2001). Polyphonies urbaines: dire pluriels dans et sur la ville. *Grenzgänge. Beiträge zu einer modernen Romanistik* 8 (15), 5-22.